

QU'EST-CE QU'UN PROBLÈME LINGUISTIQUE?

Anne-Gaëlle TOUTAIN

Université de Berne

anne-gaelle.toutain@unibe.ch

Résumé

Cet article s'attache à l'examen du problème du caractère logiquement pré-saussurien d'une linguistique chronologiquement post-saussurienne: le structuralisme. Nous nous efforçons ainsi de faire apparaître la radicale différence de problématique séparant la théorie saussurienne de la langue, étiologique, de sa réélaboration structuraliste, qui apparaît alors, par récurrence, «analytique», donc empirique. Nous nous attachons ensuite à mettre en évidence les enjeux des concepts saussuriens de système et de valeur, à savoir la rupture avec la représentation commune de la langue comme une entité et la théorisation du rapport son/sens constitutif du signe et de la langue, avant de proposer une explication de ce recouvrement de la rupture saussurienne par le structuralisme et une large part de la linguistique ultérieure.

Mots-clés: système, valeur, structure, idiome, obstacle épistémologique

1. Préambule

«En quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» Il y a, ce me semble, deux manières de lire cette question. On peut tout d'abord penser qu'elle vise à prendre le contre-pied d'une idée généralement répandue, selon laquelle l'histoire des idées linguistiques ne serait pas un «problème» linguistique au sens où elle ne la concernerait pas. Il s'agirait alors de montrer que, tout au contraire, l'histoire des idées linguistiques intéresse la linguistique et est pertinente pour le linguiste. On peut cependant également donner au terme de *problème* son sens étymologique. Étymologiquement, le *problema* est une «question à résoudre». *Problema* est en effet dérivé de *proballein*, composé de *pro*, 'devant', et de *ballein*, 'jeter', et qui signifie donc proprement 'jeter devant', et plus abstraitement 'mettre en avant comme argument, proposer (une question, une tâche, etc.)'; il désigne ainsi littéralement ce que l'on a devant soi, en particulier un obstacle, une tâche, une question à résoudre. La question «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» se comprend alors de manière un peu différente. En effet, il s'agit cette fois de savoir, non pas en quoi l'histoire des idées linguistiques intéresse la linguistique, mais en quoi

elle interroge celle-ci, en quoi elle constitue une «question à résoudre» pour la linguistique.

La première de ces deux questions est empirique, en ce qu'elle suppose deux objets constitués: l'histoire des idées linguistiques, qui porte elle-même sur un objet constitué: les «idées linguistiques» – dans ce syntagme, en effet, l'adjectif *linguistique* va de soi, n'est pas interrogé quant à son contenu –, et la linguistique, science du langage et des langues et qui inclut donc dans son champ l'ensemble des réflexions, passées, présentes et futures, sur ces objets, science là encore définie de manière empirique. La deuxième question n'est pas moins empirique que la première, dans la mesure où elle met en jeu les mêmes termes. Néanmoins, elle implique par ailleurs une problématisation qui lui confère un sens plus dynamique, dynamisme que l'on pourrait mettre à profit pour définir l'adjectif *linguistique* – et avec lui le nom *linguistique*, c'est-à-dire aussi la science qui porte ce nom –, d'une manière qui serait dès lors moins empirique.

Il faut insister, à cet égard, sur une spécificité de la linguistique. En effet, et j'en reviens ainsi à la première manière de comprendre la question qui a ouvert cet article, il ne va pas de soi que l'histoire des idées linguistiques doive intéresser la linguistique. Le savant est de fait immergé dans la science actuelle, la «science fraîche», comme l'appelait Georges Canguilhem¹, et, créateur, ne s'intéresse pas nécessairement au passé de sa science. Il pourrait en aller ainsi en linguistique. Celle-ci a néanmoins une remarquable caractéristique: son «faible taux de réinscription»², souvent mis en relief comme un trait caractéristique de cette science en sa spécificité. Or, il me semble pour ma part que dans la mesure où, comme y insiste Canguilhem dans son article «L'histoire des sciences dans l'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard» (1963), «en même temps qu'elle fonde – jamais, bien entendu, pour toujours mais incessamment à nouveau – la science d'aujourd'hui détruit aussi, et pour toujours»³, la notion de «science à faible taux de réinscription» est une notion oxymorique. Si la linguistique veut être une science, elle doit être à fort taux de réinscription, comme le sont les sciences de la nature ou les mathématiques. C'est pourquoi cette spécificité de la linguistique est selon moi un *problème* linguistique, dont l'examen est susceptible

¹ Voir Canguilhem 1968 [2002: 20].

² Auroux 1980: 8.

³ Canguilhem 1968 [2002: 178-179].

de faire avancer la linguistique dans le sens d'une rupture avec la connaissance commune, rupture sans quoi il n'est pas de science possible.

Or, il se trouve que la deuxième question formulée ci-dessus – en quoi l'histoire des idées linguistiques interroge-t-elle la linguistique? – trouve à se poser de manière féconde à l'examen de l'histoire récente de la linguistique. En effet, comme je l'ai montré notamment dans ma thèse puis, de deux manières distinctes, dans deux ouvrages respectivement consacrés à Ferdinand de Saussure et au structuralisme⁴, en dépit d'une filiation revendiquée, le structuralisme linguistique – au moins européen: j'ai en effet travaillé sur les théories linguistiques de Louis Hjelmslev, Roman Jakobson, André Martinet et Émile Benveniste – n'est pas saussurien. Or, cela signifie non seulement qu'il a élaboré une théorie – en réalité, des théories – distincte de celle de Saussure, ce qui n'a rien d'étonnant en soi, mais également qu'il est paradoxalement – paradoxalement puisqu'on a alors en quelque sorte une inversion de la chronologie – pré-saussurien.

On a là une configuration distincte de celle que j'ai évoquée ci-dessus, à savoir le «faible taux de réinscription» qui caractériserait la linguistique. Les structuralistes entendaient en effet précisément «réinscrire» ce qu'ils avaient perçu de la nouveauté saussurienne – bien que selon des modalités différentes, Jakobson, par exemple, minimisant l'apport saussurien, tandis que Hjelmslev, au début de ses *Prolégomènes à une théorie du langage*, reconnaît en Saussure son seul «devancier indiscutable»⁵. C'est ce qu'ils ont cru avoir fait, et ce que, comme en témoignent les diverses histoires de la linguistique ainsi que la quasi-totalité des travaux relatifs au structuralisme, ou encore l'expression extrêmement fréquente de «structuralisme saussurien» – structuralisme qui aurait ensuite été «dépassé» par la linguistique postérieure –, on a pensé, après eux, qu'ils avaient fait. Or, leur théorie a tout au contraire recouvert la radicale nouveauté de la théorisation saussurienne de la langue.

Il me paraît utile, à ce point, de retracer rapidement l'histoire de mes recherches en épistémologie de la linguistique, pour insister sur la surprise que constitua pour moi cette découverte du caractère non saussurien du structuralisme lorsque je commençai ma thèse de doctorat, dont le sujet d'étude initial était tout au contraire le structuralisme comme développement post-saussurien, dévelop-

⁴ Voir respectivement Toutain 2012; 2014; 2015.

⁵ Hjelmslev 1968 [1996: 14].

pement qui me paraissait d'autant plus intéressant que l'objet des structuralistes (en particulier celui de Jakobson et de Benveniste) est à certains égards plus vaste que celui de Saussure: le langage, comme phénomène humain, au-delà de la langue et des langues. J'entendais alors étudier – et je m'attendais dès lors à lire – la construction progressive d'un concept, le concept de langue, avec les déplacements et les variations qu'implique nécessairement une telle construction, dans la mesure où elle ne saurait s'inscrire que dans une «Philosophie du Non» (Gaston Bachelard), c'est-à-dire dans une «philosophie du travail»⁶. Or, au lieu d'une telle construction, je me trouvai rapidement contrainte de constater une mécompréhension fondamentale.

Je dus alors changer d'objet d'étude. Celui-ci devint en effet le structuralisme, en tant que lecteur et supposé continuateur de Saussure, et dont je cherchais à cerner dans le détail les mécompréhensions de la théorie saussurienne. Néanmoins, ce faisant, je faisais de cette mécompréhension – mécompréhension non seulement structuraliste, mais également, en réalité, générale, puisque la lecture structuraliste de Saussure a été entérinée comme telle par l'histoire ultérieure de la linguistique, qu'il s'agisse des linguistes eux-mêmes ou des historiens de la linguistique – un *problème* linguistique. En effet, mon objet devenait dès lors également, et même avant tout, ce paradoxe du caractère *logiquement* pré-saussurien d'une linguistique *chronologiquement* post-saussurienne, paradoxe qui, comme tout paradoxe, doit interroger.

Ce sont les résultats de cette problématisation que je voudrais exposer ici, dans la mesure où ils me paraissent ainsi susceptibles de contribuer à une réponse à la question suivante: «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?», que je double ainsi pour ma part d'une deuxième question qui donne son titre à cet article: «qu'est-ce qu'un problème linguistique?».

Je procéderai en trois temps. Je montrerai tout d'abord la différence fondamentale qui sépare la notion structuraliste de structure du concept saussurien de système (partie 2), avant de m'efforcer de faire apparaître les enjeux des concepts saussuriens de système et de valeur, c'est-à-dire la rupture saussurienne

⁶ Voir dans «Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard» (1963): «La Philosophie du Non c'est une philosophie du travail, en ce sens que travailler un concept c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation des traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme» (Canguilhem 1968 [2002: 206]).

(partie 3), et enfin de proposer une explication de ce recouvrement de la rupture saussurienne par la linguistique ultérieure, et en particulier structuraliste (dernière partie).

2. Du système à la structure

La différence d'élaboration entre Saussure et le structuralisme apparaît d'emblée à la comparaison du système saussurien et de la structure des structuralistes. Le système saussurien est un système de valeurs, c'est-à-dire d'entités purement oppositives, relatives, négatives. La structure des structuralistes est un ensemble structuré d'entités qui sont relatives et oppositives, mais non négatives.

Apparaissent ainsi d'emblée deux différences fondamentales. En premier lieu, de Saussure aux structuralistes disparaît la notion de négativité. Elle disparaît chez les phonologues que sont Jakobson et Martinet, qui opposent deux types d'identité: l'identité phonétique et l'identité phonologique, dont la deuxième, par opposition à la première, est fonctionnelle, donc structurellement définie, mais est néanmoins une identité, au sens d'un être-cela définitoire, tandis que la notion saussurienne d'identité renvoie à un être-même: l'entité saussurienne n'existe que parce qu'elle est reconnue (la notion de reconnaissance impliquant celle d'identité au sens de l'être-même), son identité s'épuisant ainsi dans son existence, c'est-à-dire dans sa délimitation, qui se produit toujours *à nouveau*, là où il s'agit chez les structuralistes d'une opposition entre invariant et variations. Jakobson va jusqu'à redéfinir la notion de négativité en termes de «signifié négatif», signifié qui spécifierait les phonèmes par rapports aux autres éléments linguistiques (les signes): les phonèmes n'indiquent que l'altérité, la distinctivité, ils n'ont qu'une fonction distinctive, tandis que les signes ont un signifié positif, une signification, une fonction significative. Aussi reproche-t-il à Saussure d'avoir étendu à l'ensemble des unités de la langue une propriété qui ne caractériserait que les phonèmes⁷. C'est de même la notion de signification différentielle qui est centrale dans l'élaboration benvenistienne; dans ce cadre, les signes (objet principal de la linguistique de Benveniste, qui s'est assez peu préoccupé de phonologie) se définissent les uns par rapport aux autres, mais ils n'en sont pas moins dotés d'une signification positive. Enfin, si Hjelmslev semble avoir repris à son compte la

⁷ Voir Jakobson 1939 [1971]; 1976 [1991: 69-78].

notion saussurienne de négativité, ce pour quoi il passe souvent pour le continuateur le plus fidèle de Saussure⁸, c'est dans la mesure où il oppose forme et substance, mais cette opposition est radicalement différente de son homonyme saussurienne. La notion saussurienne de forme ne se situe pas sur le même plan que celle de substance: si la substance – les substances: phonique et idéique – est un élément entrant en jeu dans le fonctionnement de la langue, donc un existant, en revanche, que la langue soit forme signifie avant tout pour Saussure qu'elle n'est pas une substance, c'est-à-dire, de nouveau, qu'elle est d'essence négative. Il s'agit au contraire chez Hjelmslev de deux existants: la forme et la substance, et d'une délimitation entre deux objets, dont l'un – la forme – constitue l'objet de la linguistique, à l'exclusion de la substance, qui ne peut être envisagée qu'ensuite, dans le cadre d'une projection de la forme sur la substance. On retrouve bien ici la positivité des entités linguistiques: positivité qui est seulement celle d'unités formelles, au lieu de l'extrait de substance que représente en quelque sorte le phonème des phonologues.

En second lieu, le concept saussurien de système n'implique que la relativité des valeurs; les dimensions de la relativité et de l'opposition sont en revanche élaborées par les structuralistes en termes de structuration, c'est-à-dire d'organisation, ce pour quoi, d'ailleurs, les entités constitutives du système ne sauraient être négatives: elles sont des entités organisées dans une structure, et non, comme chez Saussure, des entités dont la systématité est impliquée par la négativité. La notion d'organisation n'est certes pas absente de l'élaboration saussurienne – une organisation est en effet constatable en tout idiome, et la théorie linguistique ne saurait négliger cet aspect –, mais elle n'est pas définitoire de la langue. Tout à l'inverse, c'est dans le cadre de la définition de la langue comme système – au sens saussurien du système de valeurs – que l'étiologie de cette organisation constatable en tout idiome devient possible, comme le révèle l'analyse des développements saussuriens relatifs aux deux axes associatif et syntagmatique⁹.

Je viens d'utiliser le terme d'*étiologie*, et il me semble de fait qu'il s'agit là d'un terme nodal dans le cadre de la comparaison entre Saussure et le

⁸ Voir par exemple Rastier 2001: 161 ou 2003: 23. Citons également Greimas: «Hjelmslev apparaît comme le véritable, peut-être le seul continuateur de Saussure qui a su rendre explicites ses intuitions et leur donner une formulation achevée» (Greimas 1966 [1984: 12]).

⁹ Voir notamment à cet égard Toutain 2014.

structuralisme, et plus largement, eu égard aux enjeux de cette dernière, lorsqu'il s'agit d'épistémologie de la linguistique. J'oppose en effet les deux problématiques saussurienne et structuraliste comme une problématique *étilogique* à une problématique *analytique*: la problématique saussurienne apparaissant comme étilogique, dans la mesure où Saussure s'attache à définir la langue pour rendre compte du donné, se donnant ainsi pour objet les «causes» de celui-ci, tandis qu'en regard, la problématique structuraliste est analytique, en tant qu'elle consiste en une analyse structurale (ou fonctionnelle) du donné de la parole, analyse qui lui permet d'établir la structure de la langue.

J'en viens ainsi aux enjeux de la notion de négativité.

3. La rupture saussurienne

Que signifie, en effet, cette pure négativité des unités de langue, sur laquelle Saussure insiste à de très nombreuses reprises, notamment dans un manuscrit que la plupart des chercheurs s'accordent à dater, sinon de 1891, du moins du début des années 1890, c'est-à-dire de la période des premiers textes de linguistique générale, après les dix années d'enseignement parisien, *De l'essence double du langage?* Autrement dit, quel est l'enjeu du concept de valeur?

Il me semble que, comme il est justement tout particulièrement lisible dans *De l'essence double du langage*, la notion saussurienne de négativité permet avant tout de rompre avec la représentation traditionnelle de la langue en termes d'entité. Saussure dénie toute existence à cette entité linguistique, que l'on considère usuellement comme un objet analysable – et à analyser – de différents points de vue: phonique, morphologique, syntaxique, sémantique, mais qu'il construit pour sa part comme résultat, c'est-à-dire comme effet de langue¹⁰. L'enjeu du concept de valeur est en effet la définition de la langue comme un fonctionnement dont son et sens, en tant que linguistiques, sont les effets, c'est-à-dire la théorisation du rapport son/sens constitutif du signe tel qu'il est défini – avec diverses variations qui seraient d'ailleurs intéressantes à étudier en tant que telles – depuis l'Antiquité, et de l'existence même du son et du sens comme objets linguistiques.

¹⁰ Voir par exemple Saussure 2002: 84, ou les «Notes pour un livre sur la linguistique générale, 1 et 2» (1893-1894) (*ibid.*: 197-200).

La spécificité du concept saussurien de valeur, concept corrélatif de celui de système dans la mesure où les valeurs sont justement ces entités que leur caractère systématique définit comme relatives, oppositives et négatives, est en effet, comme Saussure l'explique notamment dans le troisième cours¹¹, que les deux axes vertical (celui du rapport son/sens) et horizontal (celui eu égard auquel la valeur est une entité systématique, car relative et oppositive) sont (paradoxalement) indistinguables: la combinaison définitoire du signe est *en même temps* délimitation d'unités, unités qui sont ainsi purement relatives; ou inversement, la délimitation d'unités n'a lieu que dans le cadre de la combinaison constitutive du signe. Autrement dit, l'entité n'est signe que dans la mesure où elle est délimitée, et elle est délimitée par sa reconnaissance comme signe – l'identité de son signifiant, au sens de l'être-même, et qui est ainsi en réalité une identité *de signifiant*, comme y insiste Saussure dans *De l'essence double du langage*¹² lorsqu'il affirme que la distinction fondamentale n'est pas, comme on l'a cru, entre son et sens, mais entre le son comme son et le son comme signe:

«Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait “physique” du son par opposition au fait “mental” de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le “signe”; mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale»¹³.

La langue, système de valeurs, consiste ainsi en cette division-combinaison, en cette articulation – les signes sont définis par Saussure comme des *articuli*¹⁴ – constitutive des signes: elle n'est pas, comme l'ont cru les structuralistes, un ensemble de signes, un système de signes au sens de la structure comme entité à consistance objectale, mais un fonctionnement, celui de l'articulation – par ailleurs, socialement codée, c'est là un autre pan de la théorisation saussurienne de la langue – de la pensée dans la matière phonique, pour reprendre le titre d'un

¹¹ Voir Saussure 2005: 282-284.

¹² Voir également, notamment, dans les «Notes pour un livre sur la linguistique générale, 2» (1893-1894) (Saussure 2002: 202).

¹³ *Ibid.*: 20-21.

¹⁴ Voir Saussure 1997: 22.

célèbre paragraphe du *Cours de linguistique générale*, où cette définition de la langue apparaît de la manière la plus claire¹⁵. Ce fonctionnement, en tant que tel, ne saurait être que purement négatif. Il se double néanmoins d'une positivité, qui est celle des signes, du son et du sens comme effets de langue. Dans cette perspective, en effet, et c'est là l'étiologie saussurienne du rapport son/sens ainsi que de l'existence du son et du sens comme objets linguistiques – constitutifs des signes –, le signe se définit comme effet de langue: produit, manifestation du fonctionnement qu'est la langue, qui est un fonctionnement négatif, cependant qu'il est pour sa part une entité positive, le seul fait positif que reconnaisse la linguistique, comme le dit Saussure dans le troisième cours, où il insiste sur le fait que le schéma traditionnel du signe – le célèbre schéma que l'on trouve dans toute présentation de la théorie saussurienne de la langue, avec ses trois éléments, signe, signifié, signifiant – n'est qu'un «produit secondaire de la valeur»¹⁶.

En regard de cette théorisation du rapport son/sens, et conformément à leur méprise, qui leur a fait prendre le système pour une structure, les structuralistes reprennent tous à leur compte la définition traditionnelle du signe comme un *aliquid quod stat pro aliquo*, et la définition de la langue qui en est solidaire, c'est-à-dire la définition de la langue comme un instrument de communication (ou, chez Benveniste, de signification, mais cela revient au même – la définition de la langue comme instrument de communication n'est d'ailleurs significativement pas absente des textes de Benveniste). Aussi doit-on parler, à propos de la problématique structuraliste, de problématique pré-saussurienne, puisque celle-ci se situe en-deçà de la rupture saussurienne avec la définition pluriséculaire du signe comme entité double au sens non d'une dualité constitutive mais de la dualité empiriquement constatable entre son et sens, forme et signification.

La linguistique structuraliste consiste dès lors en une construction structurale du rapport son/sens, construction qui est en tant que telle – parce qu'elle est analytique, au lieu d'étiologique, et repose ainsi sur un donné qu'il aurait au contraire fallu interroger – nécessairement contradictoire. Signalons, par exemple, la contradiction fondamentale de la théorisation structuraliste du changement linguistique, entre une représentation en termes de structure, impliquant une constitution synchronique de la langue, ainsi qu'une explication structurale de

¹⁵ «La langue comme pensée organisée dans la matière phonique» (voir Saussure 1916 [1995: 155-158], ainsi que 1997: 21-22 et 2005: 285).

¹⁶ Saussure 2005: 286.

l'évolution, et une représentation en termes d'entité, qui implique pour sa part l'explication diachronique (génétiq  ) des   tats, et ne cesse de se dissoudre dans l'explication structurale, la seconde représentation soutenant pourtant, paradoxalement, la premi  re¹⁷. Je choisiss cet exemple en priorité, car la distinction saussurienne entre synchronie et diachronie est une conséquence directe du concept de valeur, dont elle apparaît à certains égards comme une autre formulation. On pourrait cependant également mentionner, entre autres, la dualité sémantique/sémiotique chez Benveniste, dont les difficultés ont été relevées par Irène Tamba-Mecz, Claudine Normand, ainsi que Sarah de Vogüé, qui s'efforce pour sa part de les r  soudre¹⁸, ou la contradiction constitutive de la notion martinettienne de forme (et avec elle de la représentation de la langue en termes de structure à plusieurs niveaux orientée du son vers le sens, qui implique dès lors un retournement problématique: on passe du signifié principe d'analyse au signifiant principe d'analyse), au regard de laquelle la langue martinettienne est une structure tout à la fois et contradictoirement formelle et substantielle, ou encore le dédoublement de la structure et du rapport son/sens, la première cadre et résultat de l'analyse, le second principe et objet d'analyse, qui spécifie la construction hjelmslevienne, ou enfin les hésitations jakobsoniennes entre structuralisme et fonctionnalisme¹⁹. Le fait remarquable est que la théorisation saussurienne de la langue permet de rendre compte de ces difficultés, qui apparaissent dès lors comme des conséquences d'une problématique qu'on identifie par récurrence comme étant analytique, au lieu d'étiologique.

C'est pourquoi, précisément, on doit parler de *rupture saussurienne*. La théorisation saussurienne de la langue fait rupture – au sens bachelardien du terme – dans l'histoire de la linguistique, dans la mesure où elle rompt avec la connaissance commune: la langue n'est plus conçue comme un instrument de communication ou une «structure informée de signification», pour reprendre une expression chère à Benveniste²⁰, définitions empiriques qui se contentent de rassembler le donné: des signes, entités doubles, et une organisation, à quoi s'adjoignent ensuite, par exemple, le changement linguistique, une variété de rapports son/sens, la synonymie, etc., mais sa théorisation permet au contraire l'étiologie de ce donné. Pourquoi, cependant, cette théorisation n'a-t-elle pas été

¹⁷ Voir Toutain 2012; 2019.

¹⁸ Voir Tamba-Mecz 1984; Normand 1986; 1989; De Vogüé 1992; 1997.

¹⁹ Voir Toutain 2012.

²⁰ Voir Benveniste 1958 [1966: 74].

entendue? Et pourquoi a-t-elle encore du mal à se faire entendre? J'en viens ainsi au dernier point de mon développement.

4. L'obstacle épistémologique de l'idiome

Rupture avec le donné, la définition saussurienne de la langue est par là même rupture avec l'idiome, c'est-à-dire avec l'objet que le linguiste considère spontanément comme son objet. J'ai évoqué ci-dessus la rupture saussurienne avec l'évidence de l'entité linguistique en tant que donné auquel a affaire le linguiste. Or, à cet égard, la théorisation saussurienne de la langue implique une double abstraction: l'abstraction constitutive de toute théorisation, et l'abstraction qui consiste à renoncer à la positivité de l'idiome en faveur de la négativité des entités de langue, c'est-à-dire à considérer la première comme un effet de langue, autrement dit, à certains égards, et comme le souligne Saussure à quelques reprises²¹, comme une illusion, illusion nécessaire, et constitutive de ces manifestations du langage que sont les idiomes, mais illusion tout de même, dont la prise de conscience implique de substituer partout une constitution à des objets.

Dans cette perspective, la cécité à l'égard des enjeux de la théorisation saussurienne de la langue me paraît imputable à la puissance des obstacles épistémologiques dont elle permet par récurrence l'identification comme tels: celui du rapport son/sens, et celui de l'idiome. Ces derniers se manifestent de différentes manières, mais principalement, pour le deuxième, de deux manières, que je voudrais mettre en évidence pour terminer.

Dans une lettre écrite à Jakobson le 17 mai 1932, Troubetzkoy affirme:

«J'ai relu de Saussure pour m'inspirer, et je dois dire qu'il m'a moins impressionné à la seconde lecture. En fait, il y a relativement peu de choses intéressantes, pour l'essentiel ce n'est qu'un tas de vieilleries. Et ce qui aurait de l'intérêt est terriblement abstrait, peu concret. Je commence à comprendre la direction qu'a prise l'activité de ses élèves. En fait, ils parlent à tort et à travers du système, et, pourtant (à l'exception du *Système du verbe russe* de Karcevskij), personne n'a réussi à décrire le système d'une langue vivante, ne serait-ce que celui du français. Vous m'avez justement demandé dans une de vos dernières lettres si je connaissais une bonne grammaire synchronique du français. Je me suis adressé à plusieurs reprises à des romanistes, mais personne n'a jamais

²¹ Voir notamment Saussure 2002: 64-65, 83.

entendu parler d'une telle grammaire. C'est un scandale. Et pourtant, les élèves de Saussure avaient l'obligation d'en faire une»²².

On aurait pu citer un propos semblable de Martinet²³, entre autres. Ce propos est en effet récurrent, car le linguiste pense spontanément que son objet est l'étude des idiomes, ce qui est certes vrai, mais à condition de s'interroger sur ce que signifie une telle «étude des idiomes». Une question qui m'est fréquemment posée, lorsque je parle de la théorie saussurienne de la langue, est celle de la façon dont on peut étudier des idiomes d'une manière saussurienne. C'est certes une question intéressante, et, par exemple, il n'est pas dénué d'intérêt de constater que la linguistique benvenistienne – c'est-à-dire l'idiomologie benvenistienne, l'analyse benvenistienne des idiomes – est plus saussurienne que celles de Jakobson, de Martinet ou de Hjelmslev, dans la mesure où chez Benveniste, la solidarité du son et du sens prévaut sur l'analyse structurale, celle-ci étant surtout opérante sous la forme d'une analyse différentielle des significations, qui se situe plutôt du côté du système (de la relativité des valeurs) que de celui de la structure (de l'organisation, même si cette deuxième dimension est importante chez Benveniste)²⁴. Néanmoins, il me semble que la question essentielle n'est pas celle de savoir comment on peut appliquer les théories saussuriennes à l'analyse des idiomes, mais la suivante: que faire de l'étude des idiomes, qui demeure certes un objet important de la linguistique – bien qu'illusoire, l'idiome demeure le donné linguistique –, dans une perspective saussurienne?, ou encore: que nous enseignent les idiomes sur la langue et sur le langage, et quels objets construit-on de cette manière?

J'en viens ainsi au deuxième point, c'est-à-dire au deuxième type de manifestation de l'obstacle épistémologique de l'idiome que j'ai mentionné: le postulat, sous le nom de *langage*, d'un objet unifié, qui pourrait constituer l'horizon des recherches linguistiques. Chez Saussure, la rupture avec le donné de l'idiome est solidaire d'une délimitation de l'objet langue dans le tout du langage. À l'opposition traditionnelle entre langues et langage (qui apparaît par exemple dans les conférences à l'Université de Genève, prononcées en novembre 1891, et que l'on retrouve chez les structuralistes), se substitue une double opposition, entre langue et idiome d'une part, et entre langage et langue d'autre part. Le

²² Troubetzkoy 2006: 287.

²³ Voir Martinet 1955 [1964: 45-46].

²⁴ Voir Toutain 2012; 2016.

concept de langue, cadre de théorisation des idiomes, est également, comme le pose Saussure dans le troisième cours²⁵, cadre d'ordonnance, c'est-à-dire de théorisation, du langage. La rupture avec l'idiome implique donc également l'introduction d'une discontinuité dans cet autre objet des linguistes, et plus largement des «sciences du langage», qu'est le langage, discontinuité qu'il faut garder à l'esprit lorsqu'on étudie les idiomes, pour ne pas projeter cette étude sur l'horizon d'un objet dont l'unité est présupposée, mais dont Saussure a pour sa part montré l'hétérogénéité: le langage, comme phénomène humain, et qui est l'objet que se donnent par exemple les linguistiques cognitives, la grammaire générative, ou les recherches d'ordre neurolinguistique, ou encore la linguistique culiolienne.

5. Pour conclure

Au problème que j'ai posé en introduction, j'apporte donc la réponse suivante: si l'élaboration structuraliste n'est pas saussurienne, c'est dans la mesure où elle se heurte à l'obstacle épistémologique de l'idiome, dont la puissance se répercute jusque dans la linguistique actuelle.

Cette réponse vaut, ce me semble, au moins pour partie, pour cet autre problème linguistique que constitue le faible taux de réinscription de la linguistique, qui témoignerait ainsi, non d'une spécificité de cette dernière, mais de son extrême jeunesse et de la spécificité de son objet, impliquant la dualité langue/idiome.

Je précise «au moins pour partie», car le langage est un objet extrêmement hétérogène, ne serait-ce que parce que la linguistique est à la fois idiomologie et linguistique. Cependant, à cet égard, il importe d'autant plus de faire de l'histoire des idées linguistiques un *problème* linguistique, c'est-à-dire un vecteur de théorisation, par problématisation du sens du terme de *linguistique*. L'histoire de la linguistique est un problème linguistique, non pas, comme l'affirme Sylvain Auroux dans l'article mentionné plus haut, parce que l'objet de la linguistique, comme celui de toutes les sciences humaines, est historique, mais en raison de sa spécificité de science tout à la fois jeune et multiple, et qui apparaît comme telle

²⁵ Voir Saussure 2005: 218-219.

à la lumière récurrente de la théorisation saussurienne de la langue, rupture que l'on doit à présent faire fructifier.

La première manière de poser la question «en quoi l'histoire des idées linguistiques est-elle un problème linguistique?» pourrait alors perdre son caractère empirique. On peut en effet y répondre de la manière suivante: elle est un problème linguistique, dans la mesure où elle se fait histoire de la science linguistique, c'est-à-dire dès lors, nécessairement, épistémologie, histoire récurrente, et non descriptive.

Bibliographie

- AUROUX, Sylvain (1980). L'histoire de la linguistique, *Langue française* 48, 7-15.
- BENVENISTE, Émile (1958 [1966]). Catégories de pensée et catégories de langue. In: BENVENISTE É. *Problèmes de linguistique générale* 1 (pp. 63-74). Paris: Gallimard, 1966.
- CANGUILHEM, Georges (1968²⁶ [2002]). *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris: Vrin, 2002.
- DE VOGÜÉ, Sarah (1992). Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration. In: NORMAND Cl. & MONTAUT A. (dir.), *Lectures d'Émile Benveniste (Linx 26)*, 77-108.
- _____, (1997). La croisée des chemins. Remarques sur la topologie des relations langue/discours chez Benveniste. In: ARRIVÉ M. & NORMAND Cl. (dir.), *Émile Benveniste vingt ans après (LINX, numéro spécial)*, 145-158.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966 [1984]). Préface à la traduction française. In: HJELMSLEV L. *Le langage* (pp. 7-21). Paris: Minuit, 1984.
- HJELMSLEV, Louis (1968 [1996]). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit, 1996.
- JAKOBSON, Roman [JAKOBSON, Roman Osipovič] (1939 [1971]). Zur Struktur des Phonems. In: JAKOBSON R. *Selected Writings I* (pp. 280-310). The Hague – Paris: Mouton Publishers, 1971.
- _____, (1976 [1991]). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris: Minuit, 1991.
- MARTINET, André (1955 [1964]). *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*. Berne: A. Francke, 1964.
- NORMAND, Claudine (1986). Les termes de l'énonciation de Benveniste, *Histoire Épistémologie Langage* VIII/2, 191-206.
- _____, (1989). Constitution de la sémiologie chez Benveniste, *Histoire Épistémologie Langage* XI/2, 141-169.
- RASTIER, François (2001). Du signe aux plans du langage – ou de Saussure à Hjelmslev, *Janus* 2, 161-181.
- _____, (2003). Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée. In: BOUQUET S. (éd.), *L'Herne Saussure* (pp. 23-51). Paris: Éditions de l'Herne.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916 [1995]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1995.
- _____, (1997). *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'A. Riedlinger & Ch. Patois. Oxford – New York – Tokyo: Pergamon.
- _____, (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- _____, (2005). Ferdinand de Saussure, Notes préparatoires pour le cours de Linguistique générale 1910-1911; Émile Constantin, Linguistique générale,

²⁶ Une première édition augmentée parut ensuite en 1983, puis une seconde en 1994.

- Cours de M. le professeur de Saussure, 1910-1911, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58, 83-289.
- TAMBA-MECZ, Irène (1984). À propos de la distinction entre «sémiotique» et «sémantique» chez É. Benveniste. In: SERBAT G. & TAILLARDAT J. & LAZARD G. (éds), *É. Benveniste aujourd'hui. Actes du Colloque international du C.N.R.S., Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983 II* (pp. 187-197). Paris: Société pour l'information grammaticale.
- TOUTAIN, Anne-Gaëlle (2012). «Montrer au linguiste ce qu'il fait.» *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*, thèse de doctorat, Université de Paris IV-Sorbonne (disponible sur <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676> ou sur http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/TOUTAIN_Anne-Gaëlle_2012_Montrer-au-linguiste-ce-qu-il-fait.pdf; sites consultés le 30.05.2015).
- _____, (2014). *La rupture saussurienne. L'espace du langage*. Louvain-la-Neuve: Academia-Bruylant.
- _____, (2015). *La problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*. Paris: Classiques Garnier.
- _____, (2016). *Entre langues et logos. Une analyse épistémologique de la linguistique benvenistienne*. Berlin: De Gruyter.
- _____, (2019). Structuralisme et organicisme: une analyse épistémologique. In: VELMEZOVA E. (éd.), *Un livre sur un livre: en relisant Structure et totalité de Patrick Sériot* (pp. 175-190). Lausanne – Moskva: UNIL, Faculté des lettres – Indrik.
- TROUBETZKOY, Nicolas [TRUBECKOJ, Nikolaj Sergeevič] (2006). *Correspondance avec Roman Jakobson et autres écrits*. Lausanne: Payot.